

CHAPITRE PREMIER

LE TROU DANS LE TOIT

– Ecoute, Béatrice...

Mais elle ne veut pas écouter, Béatrice. Et moi, je ne sais plus quoi lui dire. La ligne grésille quelques secondes au fond de l'écouteur avant qu'elle ne lâche :

– Il vaut mieux que je raccroche. On se rappellera dans deux ou trois jours, quand ça ira mieux. Ciao !

Ciao et cling. Elle a raccroché, cette salope. Elle s'est tirée dans l'éther, elle a baissé le rideau de fer. Quand une nana vous largue, sûr qu'il n'y a plus rien à dire. On se rappellera ? Qui : « on » ? Quand une fille vous dit qu'on se rappellera, ça veut dire que ce n'est pas elle, en tout cas. Et toi, tu peux toujours rappeler, tu es sûr de tomber sur un os, genre fémur qui fait des bosses.

Je soupire. Je me rends compte que je tiens toujours le combiné dans mon poing crispé. A mon tour, je raccroche. Ciao, et cling, cling et merde ! Merde, merde et merde ! Entre Béatrice et moi, j'avais pourtant l'impression que ça marchait. Que ça collait. Que c'était bien parti. Total, c'est elle qui est partie. Ou qui est en train de partir. Combien de temps ça a duré ? Deux mois. A peine. Plutôt un mois et demi, depuis la première fois où elle est restée dormir au château. Oui, un mois et demi tout rond, puisque c'était la première semaine de septembre, la rentrée des vacances que je n'avais pas prises, rapport à mes finances.

Soupir.

Je marche jusqu'à la fenêtre ouverte. Il fait tiède et lourd, un temps poisseux de mi-octobre où l'effet de serre est tapi dans les replis du ciel et les creux de la terre. La nuit est tombée depuis belle lurette. J'ai fait la connerie d'appeler à huit heures du soir. Trop tard. Ou trop tôt. Je savais d'avance qu'elle ne viendrait pas, avec une excuse roulée en boule dans sa culotte. On ne doit jamais avoir l'air de relancer. On ne doit jamais, oui, mais le fait est qu'on ne peut pas s'en empêcher. Ça vous grille les doigts, ça vous grille les neurones. Résultat, on se fait jeter. Si ça se trouve, elle était avec ce connard d'Hervé, Béatrice. En train de boire un scotch aux chandelles. Ou pire. Mais non. Si le pire avait été en train de se passer, elle n'aurait pas décroché. Et puis, pour le pire, c'est trop tôt dans la soirée.

Je reste un bon moment accoudé à la fenêtre. L'air sent le goudron. Qu'est-ce que je vais branler ce soir ? Descendre en ville ? Pour quoi faire ? Zoner, draguer dans les bars du centre ? Pas envie. Et puis je risquerais de tomber sur Béatrice et son singe savant. J'aurais bonne mine. Pas envie, non. Pas une thune, surtout. Il ne me reste plus qu'à me cloîtrer ici, à enfiler des perles. Si ça se trouve, il y a peut-être une toile potable à la télé, sur les cinq misérables chaînes que me permet mon budget. Mais d'abord casser une croûte. S'il y en a à qui les peines de cœur coupent l'appétit, je ne suis pas du genre...

Je me décolle de la fenêtre, je sors de la chambre en laissant tout allumé, je descends à la cuisine où je fais le tour des placards et du frigo. C'est pas l'abondance. Demain, il faudra que je fasse le plein à mon Uniprix chéri. Je dois me contenter d'un reste de pizza au thon que je fais réchauffer au micro-ondes, une boîte de sardines en sauce que je torche avec un quignon de pain rassis, et d'un yaourt qui doit avoir dépassé sa jeunesse consommable. Du Zola. Un petit Nes', et je n'ai plus qu'à remonter dans ma chambre pour m'installer devant la lucarne.

Je zappe un moment entre des variétés nulles à chier, le cirque Zucharello et ses chevaux savants, un polar avec Mel Gibson vu au moins trois fois, un truc d'Arte sur un désert quelconque et des tombeaux enfouis, et une série de s-f genre *Stargate*. C'est ce que je choisis. Soirée idyllique en perspective. Je me prépare à la boire jusqu'à la lie. Ou l'hallali.

Haha.

J'ai l'impression d'avoir fait un bond en l'air. Mon cœur cogne sous mes côtes. Il fait noir. Je viens de me réveiller en sursaut. Ou alors... quelque chose m'a réveillé en sursaut.

Quoi ?

Je mastique un reste de salive pâteuse. Je respire à fond pour calmer mon cœur, j'entreprends de me désentortiller de mes draps qui se sont noués autour de ma poitrine comme une famille de serpents. Je sais, maintenant. C'est un bruit qui m'a tiré du sommeil. Un bruit sourd, qui a retenti au-dessus de ma tête et que j'entends encore rouler. A moins qu'il ne s'agisse que d'échos à l'intérieur de mon crâne.

Le tonnerre ? Possible, parce qu'il pleut. La pluie s'est décidée à venir, je l'entends frapper les volets fermés. Pourtant... pourtant je n'ai pas l'impression d'avoir été réveillé par le tonnerre. Le bruit était trop proche. Juste au-dessus de ma tête. Dans le grenier ? *PLA-PLOM... pschttt...pschttt...* Un bruit à nouveau, ou plutôt un double bruit, une sorte de choc caverneux suivi d'un sifflement, d'un chuintement. En tout cas, pas de doute, ça vient bien du grenier.

Je tends le bras, je tâtonne, j'allume la lampe de chevet. Ma chambre explose dans la lumière, elle est comme d'habitude, trop grande, trop vide, moche à pleurer avec ses murs jaunes jamais repeints depuis Mathusalem. Je lève les yeux vers le plafond. Il n'y a rien d'anormal. Seulement ce grand rectangle au plâtre fendillé, écaillé, marbré, auréolé de taches d'humidité. Je n'entends plus rien. Qu'est-ce qui s'est passé là-haut ? Ma chambre est au deuxième, juste sous le grenier ouvert à tout vent, encombré d'un invraisemblable fatras abandonné par quatre ou cinq générations de Marengolles. Je n'y mets pratiquement jamais les pieds. Il est possible qu'un chat des environs soit venu y rôder, dans l'espoir de se faire la dent sur un des mulots qui, j'en suis sûr, y pullulent.

Rien d'alarmant, quoi.

Pourtant, je ne sais pas pourquoi, je ne parviens pas à prendre la décision d'éteindre et d'essayer de me rendormir. La vérité est je n'ai plus sommeil du tout. Je suis au contraire extrêmement lucide, électrisé par un sentiment étrange. Je me gratte des restes de démangeaison ici ou là ; ma main rencontre une érection incertaine que j'empoigne un moment. Fourmis. Est-ce à Béatrice que je dois cette verdure nocturne ? Elle, ou une autre, ou le corps qui travaille... Depuis combien de temps n'avons-nous pas fait l'amour, chère Béa ? Depuis combien de temps n'avons-nous pas, pour parler franchement, baisé ? Une semaine et le pouce. C'est qu'on ne peut pas être au four et au moulin, pas vrai ?

Je serais presque sur le point d'honorer en solitaire le souvenir de ma future ex-petite camarade, quand un nouveau bruit me distrait de ce projet si simple à réaliser. *Pluic-pluic-pluic-pluic...* Je m'abandonne. Ça a l'air de venir du coin gauche de la chambre, vers la porte de la salle de bains. *Pluic-pluic-pluic-pluic.* Je plisse les paupières, je fronce les sourcils. Je ne vois rien. Pourtant le bruit semble s'accélérer. Je me doute un peu de ce qui peut se passer. Je me lève, je foule pieds nus le parquet que je n'ai pas balayé depuis des lustres jusqu'à l'endroit stratégique. Je ne m'étais pas trompé : venue de l'angle du plafond, une averse de grosses gouttes noires arrose le plancher, à l'aplomb de la vieille commode où je range mes paperasses. Il y a déjà une grande auréole sombre sur le crépi, une de plus. Mais celle-là est toute neuve, toute fraîche, et il me semble qu'elle s'agrandit à vue d'œil.

Merde et merde. Le toit est pourri, toute cette baraque est pourrie, et mon connard d'oncle ne fait rien, pas même les réparations indispensables. *Pli-pli-pli-pli.* Ça coule maintenant de plus en plus fort, deux filets d'eau distincts s'écrasent à mes pieds. Il pleut dans ma chambre... J'écoute la pluie... C'est une chanson de Trenet, ça. La poésie, c'est bien joli... Seulement, quand elle devient réalité, on préfère la voir ailleurs. Je ne peux pas continuer à laisser cette flotte jouer au Niagara sur mon parquet. Et s'il y avait un rapport entre cette fuite soudaine et le bruit qui m'a réveillé ? Quelque chose qui serait tombé sur le toit et l'aurait crevé ? Mais quoi ? Une météorite ? Il ne faut quand même pas exagérer...

Et puis, continuer à poser des questions, ça ne sert à rien. Il faut que j'aille voir.

La saison est encore assez tiède pour que je dorme à poil. Alors j'enfile un jean et je chausse des baskets que je ne prends pas la peine de lacer. Je dois fouiller les placards pendant plusieurs minutes avant de mettre la main sur ma torche électrique. Pourquoi trouve-t-on systématiquement un objet égaré dans le dernier endroit où l'on cherche ? Parce qu'une fois qu'on l'a trouvé, on n'a plus besoin de chercher.

Haha.

Je fais glisser le curseur. Résultat, une pauvre lumière pisseuse ; la pile ne va pas tarder à rendre l'âme. Je sors de la chambre, je vais jusqu'au bout du couloir, j'ouvre la petite porte qui permet l'accès au grenier. Elle baille en craquant. Je sens que mon cœur s'emballa à nouveau. La chair de poule me hérissa les bras. Machinalement, je recule.

Après coup, après quelques secondes seulement, je ne sais plus, plus du tout ce qui m'a pris. Quand même, je dois prendre le temps de laisser mon foutu cœur se calmer avant de poser le pied sur la première marche de bois. Qui craque, comme il se doit. Le rayon expirant de ma torche atteint à peine le sommet de la première volée. J'hésite. Eh ben quoi ? Tu te bouges, mec ?

D'accord, je me bouge. Je ne sais plus ce qui m'a pris, non. Quand j'ai poussé la porte et que je me suis trouvé face à ce sombre cagibi qu'escaladent des marches vermoulues, quelque chose m'a sauté dessus. Je veux dire : c'est l'impression que j'ai ressentie. Une vague de puanteur épaisse, genre cadavre en décomposition. Ou alors un nuage toxique échappé d'une usine chimique classée Seveso. Ou... je ne sais pas. Non, je ne sais pas. Très désagréable, en tout cas. Et même pire que ça : horrible. Oui, horrible. Tout au moins pendant une seconde, ou une fraction de seconde. Mais le plus probable, c'est qu'il ne s'agissait de rien d'autre que de mon imagination.

En posant avec précaution les semelles sur les marches qui fléchissent sous mes pas, je ne sens plus rien. Disons plus rien de spécial, à part le tenace mais habituel relent de moisissures, les miasmes en suspension qui me titillent les sinus. Des toiles d'araignées déchiquetées voltigent dans les courants d'air, que j'écarte de ma main armée de la torche. Ce grenier est un lieu en perdition.

Cette opinion ne fait que s'accroître une fois atteint le sommet de l'escalier. Je ne distingue pas grand-chose dans la coulée d'huile de mon engin mourant, seulement des monceaux d'objets indéfinissables, des monticules croulants que je me garde bien d'approcher pour ne pas risquer de déclencher une avalanche de caisses, de malles et de cartons à chapeau. Je frissonne. Ça caille, sous ces combles. Super idée que j'ai eue de monter torse nu ! Le vent de la nuit doit jouer à travers de multiples failles par où s'infiltrer la pluie qui clapote. C'est une évidence, ça pisse de partout à travers le toit, à tel point que le martèlement de l'eau sur l'ardoise se confond avec les ruissellements divers qui se répondent en échos. Résultat, je ne parviens pas à repérer la fuite principale, celle à qui je dois la cascade dans ma chambre.

J'avance de quelques pas encore, une latte pourrie cède sous mon pied. J'étouffe un cri, j'ai failli passer à travers le plancher. Je reçois une rincée subite en travers des épaules, des toiles aussi lourdes et humides que des serpillières se collent à mon front. Merde et merde et remerde ! Je vais attraper la crève. Ce grenier est une glacière, il y pleut comme vache qui pisse. Qu'est-ce que je fous là ? Je suis sur le point de rebrousser chemin quand la lueur de ma torche dressée accroche par hasard ce que j'étais venu chercher.

Je souffle entre mes lèvres serrées. Au-dessus de moi, le toit est crevé. Pas un petit trou de rien du tout, non : une large déchirure cisailée qui doit faire au moins un mètre de long. Des ardoises cassées, des poutrelles déchiquetées pendent autour de la déchirure et, par cette fente à ciel ouvert, la pluie cascade joyeusement, avec un bruit de crécelle. Ce n'est pas un trou, c'est un gouffre, un gouffre à l'envers. Et la pluie crépite avec un vacarme de mitrailleuse sur les détritiques empilés sous la crevasse.